L'ART CONTEMPORAIN : UN NOUVEL ANTIHUMANISME

Par André Désilets

Il n'y a pas si longtemps, un ami artiste peintre, Régent Ladouceur, m'a signalé un livre sur l'art contemporain qui, selon lui, devrait me plaire à la fois par le ton et le contenu.

Effectivement, mon ami ne s'est pas trompé. A mes yeux, *Les mirages de l'Art contemporain* (Paris, La Table Ronde, 2005) de Christine Sourgins exprime une profonde sensibilité ainsi qu'une intelligence hors du commun dans un monde où la surabondance et le profit camouflent mal l'insignifiance, le vide, l'Absence. Je savais qu'au Québec, un glissement de la pensée s'effectue vers le nihilisme et que les arts ressemblent de plus en plus à de véritables « fausses couches métaphysiques ». Mais j'ignorais à quel point la plupart de nos artistes imitent leurs camarades français en nous faisant croire, puis en nous obligeant à croire, pour paraphraser Marcella Maltais, que n'est art contemporain qu'une seule forme d'art, disons de « rupture » par opposition à un art de création, de réflexion, de tradition, de sens.

Historienne de l'art ayant œuvré dans plusieurs musées dont le Louvre, Christine Sourgins (http://sourgins.over-blog.com) emploie un style clair, précis, parfois ironique, mais sans artifice. Elle rappelle avec profondeur que l'art n'est pas un simple objet de décoration ou de divertissement, mais qu'il exprime avant tout une vision du monde, une intensification de la vie qui échappe à l'ordre des théories. Traditionnellement, écrit Christine Sourgins, « l'art était lié à cette éternité entrevue dans la rencontre d'un Invisible qui excède le réel ». Mais la modernité, ajoute-t-elle, s'est détournée d'une telle orientation, ses avant-gardes l'ayant proclamée intenable, donc illusoire. Désormais, l'important doit être à la portée de tous, c'est-à-dire dans le quotidien. Du même coup, l'art contemporain, « miroir de son temps », dirons-nous, prive « le public de l'actualisation de nombreuses expériences vitales puisqu'il nie toute Transcendance, toute expérience de l'Eternité, voire de la communion ». Pour les acteurs de cet

art dit « postmoderne », la vie s'assimile ainsi à un « processus de corruption où la mort, corruption absolue, devient l'absolu de la vie ». Aussi Christine Sourgins brosse-t-elle un tableau particulièrement significatif des différentes pratiques artistiques en vigueur, notamment celles qui célèbrent ouvertement « une liberté devenue folle dans une transgression sans fin », et ce, avec le cautionnement de la République, cette dépouille dont la force, notait déjà Montesquieu dans *L'Esprit des Lois,* « n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous ».

Au fond, c'est à partir du moment où l'on refuse de poser l'existence de la vérité - la recherche du consensus de nos jours ne prend-elle pas le dessus sur toute quête de vérité? - que le monde perd sa consistance et que l'art tourne en rond, devient n'importe quoi, opte pour « la pourriture et la dégueulassolâtrie » (Jean Brun - Wikipedia), avant de faire l'apologie de l'abandon, du crime, du terrorisme. « Lâchez tout, conseillait le pape du surréalisme, lâchez votre femme…votre maîtresse…Semez vos enfants au coin d'un bois ». Par ailleurs, écoutons le grand maître de la musique sérielle, Stockhausen, au lendemain des événements du *World Trade Center* : « Ce qui s'est passé là, intellectuellement, cet abandon de la sécurité, de la normalité, de la vie, c'est un peu ce qui se passe dans l'art. Ou bien ce n'est pas de l'art ». Et Jean Baudrillard n'hésite pas à écrire dans *Le Monde* : « A la limite, c'est eux qui l'ont fait, mais c'est nous qui l'avons voulu »!

Passons. C'est la décence qui empêche Christine Sourgins d'aller plus loin dans la description de certaines expositions de l'art contemporain et d'en révéler les matériaux. « De toute façon, précise-t-elle, vous ne me croiriez pas ». Car « les pires abjections, déjections, déviations humaines (…) sont exposées de long en large (…) ». Et ce n'est pas l'argumentaire qui manque à nos têtes de linottes d'ici et d'ailleurs pour les justifier. « Penser, selon elles, c'est-à-dire ces nouveaux docteurs en esthétique, sciences et technologies des arts, c'est refuser toute frontière, franchir toute limite, abolir tout principe et toute norme ». Aujourd'hui, la voie est ouverte à tous les « Moi, Moi, Moi » dont parlait Tolstoï dans *L'Enfer reconstruit*. N'oublions pas que, dans le relativisme, les plaisirs de l'égalité et de l'interchangeabilité ne durent qu'un temps. Vient toujours le moment où s'affirment les « idées », les « valeurs », du plus fort. L'histoire nous a montré comment l'utopie festive, égalitaire et l'intention généreuse qui la sous-tend peuvent tourner à la tyrannie, au carnage. Transgresser les frontières de l'humain, comme le préconise l'art contemporain, c'est « se

comporter en prédateur de ce qui fut, parasiter, squatter ». Pour notre auteur, « l'art contemporain opère (ainsi) un retour à l'indifférenciation générale, à la confusion, au chaos originel ». « L'animal est l'avenir de l'Homme », répètent des peintres de l'art contemporain. Comme le signalait Alain Finkielkraut dans un autre contexte, « sous le règne de l'Homme, les hommes finissent par être tous superflus ». L'art n'est donc pas un principe d'humanisation, conclut Christine Sourgins, « c'est une catastrophe intellectuelle et métaphysique qui ne forme plus le projet d'accomplir la condition humaine, mais la tentative suicidaire de s'en *libérer* ».

Evidemment, Christine Sourgins exagère, dira-t-on. Et les lecteurs progressistes crieront à la réaction, à l'obscurantisme, à la mauvaise foi, si ce n'est au fascisme. N'y a-t-il pas du bon partout? « C'est vrai, répond notre historienne de l'art, il y a du bon et du beau partout : ha! qu'ils étaient fringants, les officiers de la Wehrmacht, polis et bien propres sur eux! De cette beauté-là Vercors a tiré *Le Silence de la mer*. Robespierre et Hitler étaient végétariens, c'est sympa de respecter les petites bêtes, on est tout de suite plus rassuré. Non? Le petit jeu « il y a du pour et du contre » est typique : quand on ne parvient plus à penser un phénomène dans son organicité, alors on l'aborde en pointillés, par une succession d'approches fragmentaires, et l'on passe à côté de l'essentiel ».

Mais voilà, à l'exemple de Soljenitsyne préconisant que chacun se dise « le mensonge ne passera par moi », Christine Sourgins refuse « d'être le comparse de cet art qui n'en finit plus d'être contemporain ». C'est pourquoi son livre mérite d'être lu…et médité.